

L'arbre qui
.....marche

« Vous ne pourrez plus vous
arrêter » Oprah Winfrey



LA VIE COMME UN GRAND HUIT

Même l'enfer a une porte de sortie

LARA LOVE HARDIN

Titre original : *The Many Lives of Mama Love*

Première publication : Simon & Schuster, United States
1230 Avenue of the Americas
New York, NY 10020

« La prière avant la prière » copyright Mpho Tutu, extraite du *Livre du pardon*

Certains noms ont été modifiés pour préserver l'identité des personnes concernées.

Copyright © Lara Love Hardin 2023
Copyright © L'arbre qui marche 2025 pour la traduction française

Illustration de couverture © Sébastien Jenger, Primo&Primo

ISBN : 978-99987-724-6-5

Retrouvez-nous sur arbrequimarche.fr
Contactez-nous via contact@arbrequimarche.fr
Suivez-nous sur [@larbrequimarche_editions](https://www.instagram.com/larbrequimarche_editions)

LA VIE COMME UN GRAND HUIT

Même l'enfer a une porte de sortie

Lara Love Hardin

Traduit de l'anglais par Bertrand Guillot

Postface de Dominique Simonnot

L'arbre qui
•••••marche

*Pour mes garçons – Dylan, Cody, Ty et Kaden.
Mon amour éternel*

Chapitre 1

S'ÉCHAPPER

Ma toute première addiction, ça a été les livres. Quand je raconte ça aujourd'hui, les gens rigolent. Puis ils hochent la tête d'un air entendu, comme si eux aussi faisaient partie d'une société secrète d'accros à la lecture, dont le plus grand crime serait de rester éveillés tard, une lampe de poche allumée sous la couverture, à tourner compulsivement les pages d'un roman.

Ce qui m'étonne, c'est que personne ne me demande jamais quelle a pu être ma *deuxième* addiction. Parce qu'au fond, on se dit que quelqu'un qui adore lire ne peut pas devenir dépendant. Pas du style à voler sa propre famille, puis n'importe qui, se mettre hors la loi et faire imploser sa vie entière parce que rien ne compte plus que trouver sa dose. Aucune femme n'a jamais perdu son travail parce qu'elle lisait trop. Il n'y a pas de réunion des lecteurs anonymes. Et les prisons ne sont pas remplies de gens qui ont piqué dans la caisse pour acheter de nouveaux livres.

La vérité, c'est que je n'ai jamais eu qu'une seule addiction – la mère de toutes les addictions, peut-être : le besoin de m'échapper. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours pensé qu'il y avait mieux à trouver ailleurs. Une meilleure version de moi-même. Les livres m'ont aidée à fuir mon enfance.

Et je ne parle pas ici d'une consolation face à des angoisses existentielles précoces, non : avec les livres, je m'échappais. Littéralement.

Je ne parlerai pas longtemps de mon enfance. La plupart des souvenirs que je peux avoir de cette époque me viennent d'histoires qui m'ont été racontées bien plus tard. Des histoires de violences, de faim, et d'abandon.

Je me rappelle chacun de mes professeurs, pourtant, depuis la maternelle jusqu'au lycée. Je me souviens du premier mot de trois syllabes que j'ai lu à l'école : *policier*. J'étais si fière de moi ! En sixième, j'ai lu *Autant en emporte le vent* – deux fois. Plus de mille pages. Je ne comprenais ni Scarlett O'Hara ni les ressorts de la guerre civile, mais cela ne m'a pas empêchée d'en goûter chaque page, mot après mot. Ce que je savourais, c'était la fuite. Plus il y avait de pages, plus j'étais contente.

De mon adolescence, en dehors de l'école, ma mémoire n'a retenu que quelques images précises. Et seulement des moments de crise : mes frères qui enlèvent le chien de mon beau-père pour le noyer dans un étang. Une voiture de police qui ramène ma grande sœur après l'avoir arrêtée pour ivresse sur la voie publique. Ma tante Janice qui débarque de San Francisco, le visage boursoufflé et tuméfié, méconnaissable. Et puis mes frères et ma sœur qui dansent autour du petit doigt de mon beau-père qu'ils viennent de trouver sur la pelouse tandis que ma mère l'emène aux urgences. C'était un bête accident de tondeuse, et c'est le seul souvenir que j'aie d'eux avec une expression de joie. Je n'ai jamais su pourquoi ils détestaient tant mon beau-père. Ni pourquoi il est parti un jour pour ne plus jamais revenir.

Impossible de me rappeler un seul déjeuner familial, tous ensemble à la même table. Pas de souvenirs de vacances non plus. De la maison, rien ou presque, sinon un vague sentiment de malaise, et de peur. Deux de mes frères et sœurs sont décédés prématurément, le dernier n'a plus toute sa tête : il n'y a presque plus personne pour remplir les blancs de ma mémoire.

Il me reste cette seule image : moi seule dans ma chambre, avec un livre. Et croyez-moi, ça n'avait rien de la petite fille modèle qui lit sous les draps avec une lampe de poche.

Mon addiction aux livres, c'est celle d'une petite fille perdue du Massachusetts qui s'accroche aux pages comme à une bouée, qui relit les mêmes romans encore et encore parce qu'il n'y a jamais assez de pages pour combler le vide de sa vie. Lire, c'était devenir une autre pour quelques heures. J'ai été Harriet l'espionne, Nancy Drew, la Lucy de *Narnia*. J'ai été Scarlett O'Hara jurant qu'elle ne connaîtrait plus jamais la faim. J'ai vécu mille aventures, j'ai utilisé des superpouvoirs. J'ai aussi été cette jeune femme fougueuse qui prétendait ne jamais avoir besoin d'un homme – avant de chercher désespérément l'amant idéal dans toutes les romances qu'elle pouvait trouver. Et puis j'ai lu les grands auteurs : Alcott, Thoreau, Hawthorne, Emerson. Tolstoï et Dostoïevski aussi, mais je dois avouer que les personnages torturés des romans russes me parlaient moins que les héroïnes de romance. J'aimais les happy ends et les personnages aux motivations affirmées. Je lisais comme on regarde la vie des autres par le trou de la serrure. Dans les romans, même les personnages les plus tristes avaient leurs moments de joie et de rédemption, et je les enviais.

Peu à peu, de la lecture je suis passée à l'écriture. J'ai commencé par publier des nouvelles dans le journal du lycée, qui m'ont attiré un peu de cette attention à laquelle j'aspirais tant. Depuis des années, j'avais appris à m'intégrer un peu partout. Je jouais dans l'équipe de hockey sur gazon. Je pouvais être amie avec les élèves les plus cools, avec les premiers de la classe, avec les sportifs – et même avec les fumeurs de joints, même si je ne fumais pas avec eux. En caméléon, je naviguais entre les groupes. J'aimerais pouvoir dire que c'était un don, cultivé par ma curiosité envers les autres. C'était surtout ma réponse au trauma. Je voulais être aimée de chaque personne que je rencontrais. Me sentir en sécurité. Et si on pouvait avoir besoin de

moi, c'était encore mieux. Après les cours, je rentrais avec une camarade, un nouvel ami ou un voisin, je faisais mes devoirs sur la table de leur cuisine et je restais dîner avec leur famille. Dans chaque maison, je pouvais prétendre être exactement celle qu'ils pensaient que j'étais. Tous les parents de l'école m'adoraient. Tous, sauf les miens.

J'ai été la première de ma famille à suivre des études supérieures. J'ai contracté un emprunt, et je me suis inscrite dans une fac à cinq mille kilomètres de là. En Californie, je me suis réinventée. J'ai goûté les joies de la résidence universitaire sur le campus de Santa Cruz, j'ai porté des t-shirts décolorés et j'ai appris à jouer au frisbee. J'ai accroché des tapisseries dans ma chambre d'étudiante, et j'ai couché avec le surveillant d'étage. Puis avec son meilleur ami. Longs cheveux blonds, écharpe de hippie au vent, personne n'aurait pu imaginer que j'avais grandi dans le Massachusetts. Pendant la semaine d'intégration, j'ai essayé les champignons hallucinogènes, la cocaïne et le LSD, que les étudiants se refilaient comme des bonbons. Il ne m'a pas fallu longtemps pour ranger au fond d'un placard la fille que j'étais avant. La Lara tourmentée appartenait au passé. Maintenant, j'étais une surfeuse californienne insouciante. *Peace and love.*

Je me suis spécialisée en *creative writing*, parce que cela me permettait de continuer de lire, d'écrire, et d'être une autre. J'ai pensé que je pourrais tenir à distance toutes les blessures de ma famille, et j'ai juré que ma vie ne ressemblerait jamais à la leur. L'éducation serait mon vaccin contre le destin. Longtemps, j'ai cru que si je restais une bonne fille avec de bonnes notes qui dit toujours ce qu'il faut, ma vie ne se transformerait jamais en tragédie à la Anna Karénine.

Mais on ne se tient pas comme ça à distance de soi-même. J'avais toujours viscéralement besoin de m'échapper, et le temps passant, les livres et l'écriture n'ont plus suffi. Je me suis tournée vers le sexe, la nourriture, l'argent quand j'en avais, et plus de sexe quand j'étais fauchée. Puis je suis passée

aux opiacés. La vicodine, longtemps, quand j'arrivais encore à gérer. Puis l'héroïne. J'étais accro à tout ça, et à rien de tout ça en même temps.

Ma seule véritable addiction, c'était la fuite. Les livres n'étaient qu'une drogue douce – mon initiation. Le reste ? Le sexe a fait de moi une mère. La nourriture a arrondi mes formes. La vicodine m'a permis de prétendre que j'étais heureuse. Mais tout cela n'était rien comparé à l'héroïne. L'héroïne, elle, m'a donné tout ce que j'avais toujours voulu : la paix, le plaisir, la fuite.

Jusqu'au jour où elle ne m'a plus rien donné.

Mais ce jour-là, il était déjà trop tard. Les gens que j'aimais, les choses que je savais, ce que j'avais construit : tout ça était déjà loin.

Chapitre 2

VACANCES À L'HÔTEL

Quand vous vous apprêtez à braver la loi, la clé du succès est toujours la même : avoir l'air confiant.

La tête haute, j'entre dans le Seaside Inn Resort & Spa comme si je vivais là. Je ne me suis pas douchée depuis trois jours, mes cheveux sont attachés avec un chignon approximatif, mais en franchissant la porte à tambour, je mets mes lunettes de soleil et je m'efforce de ressembler à Miranda Priestly dans *Le diable s'habille en Prada*.

Je trébuche légèrement et me rattrape vite. Je n'ai presque rien mangé ces derniers jours, la faim me donne le vertige. Kaden est avec moi, sa petite main potelée accrochée à la mienne. Notre chien Chase est resté dans le SUV, sous la surveillance du voiturier. Je n'ai pas le moindre centime pour le payer quand nous partirons, mais je préfère ne pas y penser pour l'instant.

— Tu es content de venir passer des vacances ici ? je demande à Kaden. Tes frères adorent le Seaside Inn, ils vont nous rejoindre après l'école.

Kaden ajuste comme il peut son costume de Spider-Man enfilé à la hâte.

— Tu sais, ils ont même un jacuzzi !

Je fais de mon mieux pour paraître nonchalante. On nous a coupé l'électricité, impossible de rester à la maison avec les

radiateurs éteints. Et puis les voisins m'ont vue ce matin quand j'ai accueilli le facteur et que j'ai pris leur courrier avec le mien. Je les ai vus sortir de chez eux en courant, j'ai prétendu ne pas avoir fait exprès, mais je sais qu'ils savent. Ça aussi, je préfère ne pas y penser.

J'ai passé la matinée sur mon ordinateur à acheter des bons d'achat Best Western avec une carte de crédit que j'ai volée il y a deux jours dans une voiture pendant une soirée d'anciens élèves. La fille avait je ne sais combien de cartes dans son portefeuille, je croise les doigts pour qu'elle ne se soit pas encore aperçue qu'il en manquait une.

Je n'ai pris qu'une seule carte – franchement, je me trouve vertueuse. Je m'en suis servie pour prépayer l'hôtel, prendre de l'essence et acheter à manger pour Kaden. Plus des snacks pour les garçons quand ils nous rejoindront. J'ai baissé la tête en payant, au cas où il y aurait des caméras de surveillance.

— C'est pour un *check-in* ? demande le réceptionniste.

— Tout à fait.

— C'est à quel nom ?

J'hésite une demi-seconde de trop, le jeune homme incline très légèrement sa tête vers la droite en me regardant. Il ne doit pas avoir plus de 25 ans. Il porte des lunettes à monture métallique – je parie qu'il les a choisies pour qu'elles lui donnent l'air plus âgé. Plus pro. Je connais ce jeu. Je respire un grand coup et lui offre mon plus grand sourire.

— Love, je réponds. Lara Love.

— J'aurai besoin d'une pièce d'identité, s'il vous plaît.

Je lâche la main de Kaden et cherche mon permis de conduire dans la poche de mon jogging. Je prends bien soin de ne pas sortir la carte volée avec.

Le réceptionniste commence à rentrer les informations sur son ordinateur. Je prends Kaden dans mes bras et le hisse pour l'asseoir sur le comptoir en marbre.

Devant nous, le jeune homme continue de taper sur son clavier. Il plisse les yeux quand il s'arrête pour regarder l'écran.

J'avais raison : les lunettes ne sont là que pour la frime. Allez savoir pourquoi, ça me reconforte un peu. Je me retourne vers Kaden.

— Tu verras, il y a un bassin avec des poissons rouges géants.

Le réceptionniste me sourit, je souris à mon tour.

— Je le sais parce que je me suis mariée ici. C'était il y a longtemps... Douze ans, exactement. Mon premier mari.

Il hoche la tête sans s'arrêter d'écrire. Je pense : *N'en dis pas trop*. Je ne dois rien laisser paraître de mon stress – c'est ça qui éveille les soupçons.

— ... Je vois que ça a quand même pas mal changé ici !

Il faut que je me taise. Si on ne peut pas rester ici, je n'ai aucune idée de là où on pourrait aller. Entre les huissiers qui veulent saisir ma voiture et le voisin qui sait que je lui ai volé un chèque pour l'utiliser dans une épicerie, ça fait du monde à éviter. Et impossible de retourner chez nous, sans électricité ni nourriture. Tout ce que je veux, c'est pouvoir enfin me retrouver dans cette chambre d'hôtel. Là je pourrai souffler, et réfléchir à la suite. Comme si on était en vacances.

Le réceptionniste me tend mon permis.

— C'est tout bon. Je vois que la chambre est prépayée pour la semaine. J'aurai juste besoin de votre numéro de plaque pour le parking, et d'une carte de crédit pour la caution.

Je resserre mes mains autour de Kaden. *Merde !* J'avais complètement oublié qu'ils demandent toujours ça dans ce genre d'hôtels. Et je n'ai plus une seule carte valide. J'essaie de rester droite et de réfléchir à toute vitesse.

— Vous n'allez rien prendre sur la carte ? je finis par demander. Ma sœur doit me rejoindre ici et j'ai laissé mon sac dans sa voiture. Mais j'ai sa carte à elle avec moi – une longue histoire, je vous passe les détails, mais vous comprenez, ça me gênerait que sa carte soit débitée. Cette semaine, c'est moi qui régale ! Vous pensez qu'on peut changer la carte de crédit un peu plus tard ?

— Bien sûr. Là j'ai besoin d'une empreinte bancaire, mais s'il y a des suppléments à régler au moment du *check-out*, vous pourrez tout à fait payer avec une autre carte.

Ouf.

— Quelle sœur ? demande Kaden.

Je lui souris en grand et ignore la question. Ma sœur est morte il y a vingt ans, mais ce n'est pas le sujet pour l'instant. Tout ce qui compte, c'est de pouvoir accéder à cette chambre. Je sors la carte volée et la tends au jeune homme. Il la passe dans son lecteur sans même regarder le nom. J'ai inventé cette histoire de sœur pour rien.

— Nous n'avons pas grand monde avant les vacances, alors je vous ai installés dans une suite, m'annonce-t-il.

Je ne sais même pas de quelles vacances il parle. Sans doute Thanksgiving, puisqu'on vient juste de passer Halloween.

— C'est gentil, merci ! Ma sœur va adorer cet endroit. Elle vient de la côte Est.

Il faut vraiment que j'arrête de parler.

— Ah, et je dois vous dire aussi que nous faisons bureau de vote pour l'élection présidentielle : il va y avoir pas mal d'activité dans le grand salon pendant les prochains jours. Mais votre chambre est assez loin, ça ira.

— Super ! dis-je. J'adore voter.

Il me regarde en cillant un peu trop, et sans la moindre nécessité, j'ajoute en prenant Kaden à témoin :

— Mon fils et moi, on adore Obama.

Kaden n'a pas de commentaire politique à ajouter. Après ce bref moment de gêne, le jeune réceptionniste me tend une enveloppe sur laquelle il écrit le numéro de notre chambre.

— Deux clés, ça vous suffira ?

— Bien sûr.

— Vous serez ici, ajoute-t-il en dessinant une croix sur un plan de l'hôtel. Vous pouvez prendre votre voiture et contourner ce bâtiment, là, sur la droite. Il y a un parking juste derrière votre chambre. Le room service est jusqu'à 22 heures, et le

jacuzzi est juste à côté, ce sera parfait pour Spider-Man. Et le bassin des poissons est là – mais vous le savez déjà...

J'étudie la courbe qu'il vient de tracer sur le plan comme s'il s'agissait d'un problème d'algèbre sur lequel je vais être notée.

— C'est parfait, dis-je. Et merci encore pour le surclassement... On est partis, Kaden ?

— Je veux une petite sœur, chouine mon fils.

— Tu ne trouves pas que trois grands frères, c'est déjà assez ?

Je ris un peu exagérément et lance au clerc un regard complice avant de me rappeler que j'ai gardé mes lunettes de soleil.

Ressaisis-toi, ma grande.

Quelques instants plus tard, je retrouve le voiturier et son regard pressant.

— Je suis désolée, dis-je, je n'ai absolument pas de cash sur moi. Mais j'arrangerai ça avant le dîner, promis.

— Pas de problème, madame.

C'est pourtant bien un problème. Un parmi tant d'autres.

Notre suite est au rez-de-chaussée et donne sur un jardin. Les lampes ont la forme de coquillages. Au mur, des peintures abstraites figurent ce qui ressemble à des vagues sur l'océan. Mais le Seaside Inn porte un nom trompeur : la première plage publique est à plus de vingt minutes à pied – avec une autoroute à traverser. Qu'importe ! La suite est spacieuse, avec une chambre à deux lits et un grand salon avec un canapé convertible. Une porte-fenêtre donne sur l'arrière où j'ai garé la voiture : pratique pour faire entrer Chase et défaire les sacs avec les jouets, les snacks et la pâtée pour chien. Je range sommairement les affaires, puis j'accroche le panneau « Ne pas déranger » à la porte, ferme à double tour et tire les rideaux devant la porte vitrée. Alors seulement je me laisse tomber sur le lit et inspire profondément. Il reste à régler cette histoire de carte de crédit, et le voiturier à payer, mais pour le moment nous voilà

à l'abri. En sécurité. Pendant quelques heures, je pourrai faire comme si tout ce qui se passe hors de cette chambre était loin, très loin de moi.

Dire qu'il n'y a pas si longtemps, j'aurais pu m'offrir de vraies vacances ici, avec ma propre carte et du cash plein les poches pour les pourboires. Mais cette dernière année, tout s'est effondré.

J'allume la télévision, je donne une compote à Kaden et tandis qu'il regarde *1, rue Sésame*, j'attrape mon sac à main et m'enferme dans la salle de bains.

Il reste un bout de papier d'aluminium dans mon sac. Je le déplie avec précaution pour en inspecter la surface. Là où le papier a été brûlé, il reste quelques infimes fragments de pâte d'héroïne. Presque rien, en vrai, mais ça vaut le coup d'essayer. J'attrape mon briquet et mon tube, je passe la flamme sous le papier d'alu en priant pour qu'à la surface les résidus d'héroïne forment de la fumée. Il me suffirait d'un tout petit peu, juste de quoi attendre que DJ débarque ici avec ce qu'il faut.

Je lui ai dit que je m'occuperais de trouver un toit s'il s'occupait de la came. Ce matin, j'arrivais encore à plaisanter : « Va chercher notre subsistance pendant que je nous trouve un abri, ô mon mari », lui ai-je dit. Quelques heures plus tard, dans cette salle de bains, je ne trouve plus ça si drôle. Et ces fichus résidus qui restent désespérément secs.

J'ouvre la porte pour jeter un œil sur Kaden.

— Tout va bien, poussin ?

Il me sourit avec les yeux brillants, ses petites dents couvertes de fruits rouges, et pointe Toccata sur l'écran.

— Je sais, dis-je, moi aussi je l'adore. Je reste dans la salle de bains un moment mais je ressors bientôt, OK ?

Il s'est déjà retourné vers la télévision quand je ferme la porte et m'installe par terre. Je renverse le contenu de mon sac à main sur le carrelage en marbre, et mets de côté tous les objets : ma brosse à cheveux (qui n'a pas servi depuis un

moment), mon porte-monnaie (vide), une boîte de pilules (vide aussi), des tickets de caisse de l'épicerie... Il ne me reste qu'à faire le tri, entre la poussière et ces petits débris de fond de sac, pour trouver quelques minuscules boulettes brunes. Je les recueille du bout d'un doigt, une par une, et les émiette sur l'aluminium. Puis je place le tout à l'extrémité de la feuille, et allume le briquet jusqu'à ébullition du produit. Cette fois, une mince vapeur s'échappe de la feuille. J'inhale rapidement avec le tube et retiens ma respiration aussi longtemps que possible. Impossible de savoir si je suis en train de fumer de l'héroïne, des miettes de vieux gâteau ou des peluches de vêtement, mais peu importe, je sens déjà l'angoisse refluer dans ma poitrine.

Quand j'expire enfin, pour un court instant d'extase, tous mes soucis semblent s'être évaporés.

* * *

Personne ne se voit jamais comme le méchant de l'histoire. À chaque fois que je me racontais mes propres aventures, je tenais le rôle de la gentille, de l'héroïne au grand cœur. *Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour mes enfants.* Dans mon esprit, mes crimes ne faisaient jamais de victime – ou alors, ce n'étaient que des entités abstraites, banques ou compagnies d'assurances, si grandes qu'elles n'existaient pas vraiment. Impossible pour moi, par exemple, de penser à la femme dont j'ai utilisé la carte au Seaside Inn, parce que je la connaissais. Une mère de famille pétillante, un peu hippie, dont les cinq enfants allaient tous à l'école Montessori. Nous n'étions pas proches : on se saluait à la sortie de l'école ou aux goûters d'anniversaire, voilà tout. Je ne connaissais pas son histoire, je ne savais même pas si elle avait un boulot ou si elle était seulement mère au foyer, je ne savais rien de ses envies ou de ses peurs. Dans l'histoire que je me racontais, elle était forcément riche, insensible à la douleur, sans peine de cœur ni combat à mener. Une mère parfaite avec une vie parfaite, élevant parfaitement sa progéniture dans une

maison splendide aux côtés de l'homme idéal. Elle était certainement inscrite au Pilates, elle faisait ses propres yaourts et tenait des conversations profondes avec ses amies proches.

Je ne la détestais pas, non. J'aurais seulement voulu être elle.

* * *

Il est déjà 9 heures et Kaden est couché depuis longtemps quand DJ se pointe enfin à l'hôtel.

— Pas mal, cet endroit, dit-il.

— Tu en as ?

DJ me lance un regard fanfaron.

— Qui est-ce qui s'occupe de toi, bébé ?

— Toi ? je réponds faiblement.

— Bien sûr. J'ai vendu quelques trucs de la maison et j'ai refait les niveaux.

Ses pupilles en tête d'épingle me disent qu'il a déjà consommé avant de venir ici. Je suis jalouse. Je ne lui demande pas ce qu'il a vendu, je n'ai aucune envie de le savoir, je veux juste pouvoir fumer. J'espère seulement qu'il n'a pas touché aux chambres des enfants.

De son premier mariage, DJ a un fils et une fille. J'ai eu trois garçons avec Bryan. Puis est venu Kaden, notre enfant à tous les deux, le point central de notre petite coopérative familiale. Entre gardes partagées et coparentalité avec nos ex respectifs, nous avons toujours été assez fiers de cette famille composite où les parents ne sont pas « beaux » et où frères et sœurs ne le sont jamais à moitié.

Six enfants, de 3 à 17 ans, sous ma responsabilité.

Je ne parle pas non plus à DJ de la carte de crédit volée, car il vient de poser sur la table une pâte de goudron noir de la taille d'une balle de golf.

— Waouh, dis-je. Tu as vendu ta voiture ?

Il secoue la tête, se contente de gratter l'héroïne et de m'en

tendre un peu avec une feuille d'aluminium neuve. Je file vérifier dans la chambre que Kaden est bien endormi, et je tire doucement la cloison entre les deux pièces.

— Les garçons sont venus après l'école ? demande DJ.

— Non. Cody avait basket, Dylan était avec des amis et Ty m'a dit qu'il avait des devoirs à faire.

— Mouais. Tu veux dire que Bryan et Darcy n'ont pas voulu les libérer ?

— Non, je te dis. Ils avaient des trucs d'ados à faire. Et puis ils ont école demain.

J'ai du mal à me convaincre moi-même, mais je préfère imaginer mes enfants trop occupés plutôt que de voir la vérité en face : ma vie est un tel chaos en ce moment qu'ils préfèrent rester chez leur père.

— C'est la même chose avec Hailey et Logan, non ? dis-je.

— Pas pareil, répond DJ en me soufflant sa fumée au visage. Ils sont chez leur mère cette semaine. Alors que les garçons étaient supposés être avec toi.

Ce n'est pas le moment d'entamer un débat sur la garde d'enfants. D'autant que je n'ai pas dit à DJ que Bryan m'avait grillée. Les garçons lui ont raconté que je les emmenais souvent à l'école en retard, et que je ne leur faisais à dîner que tard le soir – quand je ne sautais pas tout simplement le repas. Il a décidé de les garder avec lui pendant quelques semaines, je n'ai pas pu m'y opposer. « Règle tes affaires », m'a-t-il demandé. Ce qui, je le sais, est sa façon de me dire : « Reprends-toi en main parce que je sais qu'il y a un truc qui ne va pas, et je n'ai pas vraiment envie de savoir quoi. » J'aurais préféré qu'il me demande comment j'allais – même si, évidemment, je ne lui aurais rien dit.

Je me sens soudain en colère contre DJ. J'aurais bien envie de lui jeter quelque chose à la tête, mais je ne veux pas réveiller Kaden.

— Tu sais, finis-je par dire, c'est ici qu'on s'est mariés, avec Bryan.

Ce n'est pas comme une lampe dans la figure, mais je sais que ça va le piquer.

— Super. Et cette chambre, c'était celle de votre lune de miel ?

— Peut-être bien.

C'est faux, bien sûr. Nous avons réservé une suite au dernier étage, dans un autre bâtiment. Nos amis avaient couvert notre lit de pétales de rose, mais nous étions si fatigués en entrant dans la chambre nuptiale que nous les avons balayés du revers de la main pour nous coucher. Dylan avait 1 an, j'étais déjà enceinte de Cody, et je n'étais pas en état de faire la moindre folie pour ma nuit de noces – à moins que cela n'inclue un massage des pieds, ou encore plus de gâteau. Mais c'est bien la dernière chose que j'ai envie de raconter à mon deuxième mari.

Après avoir fini de fumer, DJ s'affale sur le canapé et se met à ronfler. Je me lève pour vérifier que tout est bien fermé, et j'écarte les persiennes de la baie vitrée pour vérifier que la voiture est encore là. Les opiacés ne m'assomment pas, au contraire : ils m'ont toujours donné un surcroît d'énergie. Avec eux, je me sens forte, compétente. Normale.

Je sors la carte de crédit de ma poche, et pour la première fois je regarde le nom. J'envoie secrètement toutes mes excuses à Carol Clark, où qu'elle soit. Puis j'appelle Bryan.

— Hé. Désolée d'appeler si tard.

— Pas de souci. Quoi de neuf ?

— On s'est offert un séjour au Seaside Inn. Un petit break avant la frénésie des vacances scolaires, quoi.

Bryan ne répond rien.

— Tu crois que les garçons pourraient venir nous rejoindre demain après l'école pour nager un peu et manger avec nous ? La piscine est chauffée, et il y a un jacuzzi. Je les ramènerai chez toi juste après le dîner.

Le silence, toujours.

— S'il te plaît. Ils me manquent tellement. Je sais que c'était un peu n'importe quoi ces derniers temps, mais maintenant tout va bien, vraiment.

— Tu es sûre ?

— Je te promets. Tout est OK.

Mon regard se pose sur le papier d'alu et l'héroïne à moitié fondue. Je me rappelle ce jour, quand nous étions encore mariés, où j'avais confié à Bryan que j'avais un problème avec la Vicodine.

— J'ai pris trois pilules par jour cette semaine, et ça me fait tellement de bien que ça me fait un peu peur, lui avais-je dit. Je crois que j'ai un problème, je devrais peut-être me faire aider. Tu veux bien les jeter pour moi ? Moi, je n'y arrive pas.

Il avait haussé les épaules, et s'était contenté de les cacher tout en haut de l'armoire à linge.

— Y a rien de grave, avait-il assuré, tout le monde en prend.

Un peu plus tard dans la semaine, après avoir attendu toute la soirée qu'il rentre à la maison, j'avais fini par grimper sur un tabouret pour récupérer le flacon. Cinq ans après cet épisode, nous étions divorcés. Et de trois pilules par jour, j'étais passée à soixante.

Un œil sur DJ qui ronfle toujours sur le canapé, je finis par dire à Bryan :

— Y a rien de grave. Tout le monde traverse une période compliquée de temps en temps.

Il ne saisit pas l'allusion.

C'est la sonnerie du téléphone de la chambre qui me réveille, insupportablement stridente. DJ n'est plus dans le lit où j'ai fini par m'endormir à côté de Kaden. Et je laisse échapper le combiné quand je finis par décrocher.

— Allô ? dis-je. J'ai la voix cassée. Je suis complètement déshydratée et j'ai mal à la tête.

— Madame Love ?

— Oui ?

— Nous avons un problème avec votre carte de crédit, dit une voix féminine. Il faudrait que vous veniez à la réception.

Sa voix est sèche et cassante.

— C'est la carte de ma sœur, dis-je.

— Elle a été déclarée volée. Donc il faudrait que nous puissions parler à votre sœur.

— Elle est en train de dormir, là.

— Eh bien, il faudrait que vous veniez toutes les deux nous voir, immédiatement.

Je jette un regard affolé sur la pièce autour de moi.

— OK, dis-je, donnez-moi quelques minutes et je suis sûre qu'on va régler cette histoire. Il doit y avoir une erreur avec la banque. Je vous donnerai une autre carte, et ma sœur pourra appeler la banque devant vous, si vous voulez.

— Ce serait bien, oui.

La voix s'est radoucie.

— Je suis là, je vous attends.

— Un quart d'heure max et j'arrive, dis-je. Mon bébé dort aussi, je dois le réveiller.

— Oh ! Je suis désolée. Bien sûr...

— Pas de souci, ce n'est pas de votre faute. On sera là aussi vite que possible. Dire qu'on était censées être en vacances !

J'ajoute un petit rire que j'espère pas trop faux, et je raccroche.

Je me précipite dans le salon : DJ n'est pas là non plus. Un coup d'œil par la fenêtre de derrière : sa voiture a disparu. Je l'appelle sur son portable, mais il ne répond pas.

Que faire ? Un rapide tour dans la salle de bains et je m'asperge le visage d'eau froide. Mes yeux sont injectés de sang, et je suis blanche comme un linge. Je me pince les joues pour leur redonner un peu de couleur, et j'enfile prestement

mon jogging et mon t-shirt. J'ouvre la porte vitrée pour laisser le chien faire ses besoins, puis je le cale dans le SUV. Je baisse la vitre côté passager, je fonce vers la suite, j'attrape tout ce que je peux et je balance tout dans la voiture, directement par la fenêtre. Je fais ainsi quelques voyages : sur le siège passager et au sol s'empilent en vrac les jeux de Kaden, ses livres, ses compotes et nos vêtements. Je balance des tote-bags vides par-dessus tout ça, et retourne à l'intérieur. DJ a dû prendre toute l'héroïne parce que je ne vois rien d'autre qu'une feuille d'aluminium usagée, mon tube et mon briquet. Je les fourre dans mon sac à main. Kaden dort encore, les joues roses, bras tendus au-dessus de la tête. Je le soulève doucement et l'installe à l'arrière du SUV, dans son siège bébé. Il se réveille au moment où je boucle la ceinture.

— On va au jacuzzi ? On va voir les poissons ?

— Bientôt, dis-je. On va jouer un peu au parc d'abord.

Je referme la porte arrière, et je m'installe au volant. Pas le temps de me demander où est DJ. J'enclenche la marche arrière, et je démarre. En chemin, je croise un homme et une femme, habits et regards noirs, qui se dirigent vers notre chambre. La sécurité de l'hôtel, sans doute. Ils tournent la tête pour me voir quand je passe devant eux.

— Je veux pas aller au parc, je veux voir les poissons !

Kaden commence à chouiner dans son siège, je sais qu'un gros caprice se prépare.

— Poissons !! crie-t-il avec toute la puissance de ses 3 ans en frappant des pieds contre le dos du siège passager.

Je finis par rejoindre l'autoroute mais je ne sais où aller. Kaden pleure encore plus fort, et j'aimerais pouvoir pleurer avec lui. Nous sommes fatigués, affamés, et nous avons tous les deux bien besoin de réconfort. Je finis par prendre la sortie qui mène à la maison, mais au lieu de rentrer chez nous, je prends la direction de Willowbrook Park. C'est le parc que Kaden préfère, j'espère qu'un tour de balançoire pourra le distraire un peu.

Il faut que je l’emmène voir des poissons. Il faut que je trouve DJ. Il faut que j’appelle Bryan pour le prévenir qu’il y a eu un changement de plan. Il y a tant de choses que je dois faire et je n’arrive pas à penser correctement, il faut surtout que je trouve de l’héroïne parce que je commence déjà à me sentir mal, avec la nausée qui monte. Toutes les mères du voisinage emmènent leurs gamins à Willowbrook Park : il n’est pas question que je croise quelqu’un que je connais maintenant. Pas dans cet état.

Je me gare aux abords du parc en laissant le moteur tourner. Kaden se calme enfin en voyant d’autres enfants jouer, et c’est moi qui sursaute quand mon téléphone se met à sonner. Heureusement, c’est DJ.

— Tu es où ? je demande sans même dire bonjour.

— Fallait que j’aille récupérer des trucs dans la maison.

— Le courant est toujours coupé ?

— Il ne va pas revenir comme par magie...

— J’ai dû dégager de l’hôtel, je dis à voix basse. On est à Willowbrook. Ils se sont rendu compte que j’avais utilisé une carte volée, j’ai filé par l’arrière, et maintenant, j’ai besoin de... Tu vois... C’est toi qui as tout pris ?

— Ouais, désolé. Je suis pas loin, là, j’arrive.

Kaden est intrigué de m’avoir entendue murmurer. Pour le rassurer, je lui adresse un grand sourire dans le rétroviseur.

— Tu veux qu’on aille aux balançoires ? On va se faire un pique-nique.

Je n’ai que des chips, des compotes et des briques de jus de fruits, il faudra bien qu’il s’en contente. J’essaie de caler les vêtements et les jouets sur le plancher, histoire que personne n’ait l’impression que je suis bordélique ou SDF.

Ma vie est un tel bordel. Et je suis vraiment sans abri.

Quelques minutes plus tard, DJ gare son pick-up à côté de nous. Il a l’air guilleret. Il délivre Kaden de son siège bébé tout en me refilant discrètement le sachet d’héroïne.

— Tu peux régler ton affaire pendant qu’on va jouer, me glisse-t-il.

Qu'ont donc les hommes à tous me demander de *régler mes affaires* ?

Je m'installe sur le siège arrière et suspends des serviettes aux fenêtres pour que personne ne me voie fumer. Le chien commence à gémir, il va falloir le promener. Mais d'abord, je dois me remettre le cerveau à l'endroit, et trouver un plan. Remettre l'électricité en marche à la maison. Appeler Bryan pour qu'il n'amène pas les enfants à l'hôtel. Retrouver la paix. J'aimerais que tout redevienne comme c'était l'an dernier, quand j'étais encore clean, quand j'étais encore à la tête d'une petite affaire qui tournait bien – un cimetière pour animaux domestiques. Quand je n'avais pas besoin de voler, de mentir et de jouer au chat et à la souris avec des agents de sécurité.

Après ma cinquième bouffée, je trouve la solution. Je vais déclarer qu'on m'a dérobé mon porte-monnaie. Cela expliquera que mon permis de conduire ait été utilisé avec une carte volée. L'idée me semble ingénieuse, et aussitôt je me détends. J'appellerai aussi la compagnie d'électricité pour leur dire que je viens d'emménager comme locataire dans cette maison et que j'aurais besoin d'être raccordée immédiatement. Comme ça, je n'aurai rien à payer avant un mois. Je n'en reviens pas de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Euphorique, je décroche les serviettes et regarde dehors. Quelle beauté ! Le ciel est bleu, l'herbe est verte et les enfants jouent en riant. Je dirai à Bryan de déposer les garçons à la maison après l'école. Il faudra que je passe faire des courses avant qu'ils n'arrivent, bien sûr – mais quand je vois toutes ces couvertures posées sur l'herbe grasse, et tous ces sacs et portefeuilles laissés sans surveillance tandis que les parents poursuivent leurs enfants à travers le parc, je sais que je pourrai facilement trouver de quoi payer.

À cet instant, tout me semble possible. Je n'ai aucune envie de dormir à l'hôtel, je veux rentrer chez moi, à la maison, avec une grande salle de jeux pour Kaden, là où les enfants ont leur

chambre et toutes leurs habitudes, là où Chase a de la place pour courir, là aussi où j'ai mon lit, chaud et confortable.

Kaden et moi ferons des cookies, nous commencerons à nous préparer pour Thanksgiving en fabriquant des dindes en papier cartonné. Je le vois déjà tirant la langue en s'appliquant pour découper le long des pointillés. On les collera ensemble, on fera des coloriages, on regardera *Mulan*, puis je préparerai du popcorn, salé et sucré, et enfin nous prendrons un bain tous les deux pour être tout propres. Ce sera joyeux, ce sera doux, ce sera bien.

Quand les garçons nous rejoindront, je parlerai d'orientation avec Dylan et de basket avec Cody, Ty me racontera les derniers livres qu'il a lus et les mondes merveilleux dans lesquels il aime passer des heures.

À cet instant, oui, je sais que tout va s'arranger. Je vais réparer tout ce que j'ai détruit.

Je veux juste rentrer chez moi.

Chapitre 3

DANS L'IMPASSE

Un million de poings semblent s'acharner sur la porte d'entrée.
— Vite, cache ça ! me souffle DJ.

Il fourre dans mes mains une feuille d'aluminium et un petit sac de congélation rempli de poudre blanche et se précipite hors de la chambre. Est-ce de la cocaïne ou de la meth dans ce sac ? Aucune idée, je n'ai jamais demandé. Je cherche dans la chambre et me rends compte qu'il nous manque une cachette secrète où planquer la drogue en cas de descente de police. Ce n'est pas un squat ni un repaire de drogués, ici : c'est une jolie maison à deux étages au fond d'une impasse cossue, dans la paisible petite ville d'Aptos, Californie.

Je reste figée, la feuille d'aluminium épais en équilibre précaire dans ma main comme un maître d'hôtel tenant à bout de bras un plateau d'argent. J'entends des voix graves au rez-de-chaussée, et je pense : *Kaden est en bas*. L'électricité ayant été rétablie, je l'avais installé dans le salon devant sa série préférée, *Wonder Choux!* avec toutes ses peluches en cercle autour de lui. On chante souvent ensemble la chanson du générique – elle parle d'animaux qui se mettent tous ensemble pour sauver un bébé pingouin coincé sur un iceberg. C'est cucul, mais c'est tout de même moins pire que ce qui passait à la télévision quand les trois grands avaient son âge.

J'aurais bien besoin que les *Wonder Choux!* me viennent en aide, là tout de suite, parce que le danger se rapproche. Je ne peux pas dire que je sois surprise que la police se pointe à la maison. Je ne peux pas dire non plus que j'y suis préparée.

Je cache la feuille d'aluminium au fond du tiroir à chaussettes de DJ. Dans la salle de bains, je glisse le sac de poudre derrière les réserves de dentifrice, de fil dentaire et de gouttes pour les yeux. Ces drogues ont fait leur trou chez nous comme des invités importuns : j'aurais dû les refouler, mais je les ai laissées entrer et elles se sont installées. Maintenant elles prennent toute la place, et il est trop tard.

DJ m'appelle depuis le rez-de-chaussée. Je sors de la chambre, et me dirige vers l'escalier. À ma gauche, la chambre de Kaden, mon bébé aux boucles blondes si mignonnes, lui qui aime les chiens et les coloriations, et ne peut jamais s'endormir si je ne lui caresse pas lentement le bras du bout des doigts. En face se trouve la chambre que partagent Ty et Cody. Sur la droite, celle de Hailey et Logan, les enfants de DJ. La chambre de Dylan est en bas.

Une vraie petite équipe que nous formons. Mon ex-mari et sa nouvelle femme. Moi et mon deuxième mari. L'ex de DJ et son compagnon. Trois couples, six enfants. DJ et moi aimons dire que nous sommes une famille élargie et progressiste, que nous faisons toujours passer les besoins des enfants avant les nôtres. Mais j'aurais du mal à m'en vanter aujourd'hui, alors que je viens de cacher de la drogue dans la chambre conjugale. La vérité, c'est que je les ai laissés tomber.

J'ai essayé, pourtant, d'être la mère que je n'avais jamais eue. J'ai tâché d'être là, de leur montrer que je les aimais. J'ai acheté la maison, le SUV, j'accompagne quand je peux les activités scolaires et je ne me dispute presque jamais avec les arbitres aux matchs de basket-ball. J'en ai tellement fait pour tenter d'être une mère parfaite. Mais qu'il est difficile pour une mère parfaite d'admettre qu'elle a du mal à assurer.

Les mères parfaites ne se droguent pas.
Et les mères parfaites ne se font pas arrêter par la police.

* * *

Je marque une pause en haut de l'escalier. Deux policiers en uniforme me regardent fixement.

Alors, comme Scarlett O'Hara pour son premier bal, je descends lentement, marche après marche. Mais je ne suis plus une débutante, et aucun de ces hommes n'a l'allure de Rhett Butler.

L'année écoulée me revient en un flash, et je comprends que tout ce que j'ai fait ces derniers mois m'a conduit précisément à ce moment. Je ne peux pas dire que je ne l'ai pas vu venir. J'ai même pensé plusieurs fois à ce que je ferais quand ils viendraient. Je me voyais passer par une fenêtre de derrière pour descendre une échelle avec Kaden dans les bras avant de m'échapper à travers les bois. Mais je n'ai jamais installé cette fameuse échelle. Peut-être n'avais-je pas vraiment envie de m'échapper, pour une fois. Ou alors je savais déjà que je n'aurais nulle part où aller.

Cette personne qui descend l'escalier, ce n'est pas vraiment moi, me dis-je. Je ne suis pas du genre à voler, à mentir, à repousser les autres, à tromper son mari, à négliger ses enfants et à se défoncer aux opiacés. Mais j'ai bien fait tout ça, oui. Je suis si fatiguée. Je ne mange plus, je ne bois presque pas d'eau, ces derniers jours je n'ai vécu que de beurre de cacahuète, de soda et de vapeur d'héroïne. Je flotte dans mes vêtements. C'est bête, me dis-je : j'avais enfin trouvé le régime idéal pour maigrir, mais avec ce mode de vie, plus personne n'est là pour admirer votre nouvelle ligne. Sans compter que la drogue vous donne le teint gris. Des pieds jusqu'à la nuque, j'ai un corps de rêve. Mais de visage, je suis plus proche de 80 ans que de 40. Il y a quelques mois, une amie qui s'inquiétait m'a demandé comment j'avais pu perdre autant de poids. Je lui ai répondu que

j'avais trouvé une méthode miracle et que le secret était de se visualiser comme une femme mince. À l'époque, j'avais trouvé ma réponse plutôt brillante – voilà bien un autre effet de l'addiction : vous croire plus intelligent que vous ne l'êtes. Je lui ai promis que tout allait bien, et il m'a semblé qu'elle m'avait crue.

Il y a si longtemps maintenant que je prétends que tout est OK que je ne sais même plus ce que OK veut dire.

Tous les soirs depuis des mois, je me couche en me promettant de tout arranger le lendemain. Demain, je vais quitter DJ. Demain je serai sobre. Et je cesserai de me contorsionner pour tenter d'être cette femme parfaite de banlieue chic que je croyais vouloir devenir. *Demain*, j'affronterai tous les problèmes : l'argent qui a disparu, les trimestres impayés pour l'école des enfants, les retards à la banque, les huissiers qui veulent ma voiture, mon entreprise qui chancelle. Sauf qu'hier j'ai dû voler pour acheter des provisions, de l'essence – et la drogue qui m'a permis de tenir la journée pour que je puisse enfin tout régler demain.

Lavez, rincez. Recommencez.

En descendant cet escalier, je prends conscience de ce qui m'attend en bas. Je vois les menottes qu'agite un des policiers, j'entends le générique de *Wonder Choux!* un peu plus fort à chaque marche. Je comprends soudain que mon stock de lendemain est épuisé. Et une partie de moi est soulagée. Mais quand, arrivée en bas, mon regard croise celui de Kaden qui s'était détourné de l'écran, je vois bien qu'il est inquiet. Il sait que ce qui se passe n'est pas normal.

— Tournez-vous, commande le policier en tirant sans ménagement sur mon bras pour le placer dans mon dos.

En entendant cette grosse voix, Kaden s'est levé au milieu de ses peluches.

— Tout est OK, dis-je tandis que les menottes se referment. Regarde ton dessin animé, je te promets que tout ira bien.

Ma voix se brise sur ce dernier mensonge. Je lui souris aussi largement que je peux. L'adjoint du shérif me pousse vers la salle de séjour. La lèvre de Kaden se met à trembler.

— S'il te plaît, je supplie, regarde ta série, c'est tout.

Un grand « Non ! » m'échappe quand il s'apprête à faire un pas vers moi. J'ai crié un peu trop fort, mais la chanson des *Wonder Choux!* annonce un nouvel épisode, et il finit par se rasseoir.

L'autre policier monte à l'étage, et DJ me suit dans la salle de séjour. Ils ne lui ont pas passé les menottes. Nous nous asseyons côte à côte, et je le vois discrètement tirer un sachet de sa poche pour le fourrer dans le creux du canapé, où il s'en va rejoindre les pièces jaunes, emballages, crayons et autres billes.

— À votre avis, que va trouver mon collègue là-haut ? demande l'adjoint du shérif.

Je pense à la drogue que j'ai si mal cachée. Je pense aux courriers des voisins et aux cartes de crédit que j'ai laissés traîner dans un tiroir de ma penderie. Mais je ne réponds rien, et DJ non plus : nous avons vu tous les épisodes de *NYPD Police Judiciaire*. Je me contente de fixer le mur d'accent, face à moi. Quand nous avons emménagé dans cette maison, avec l'apport bancaire de ma belle-mère, j'ai laissé les enfants choisir la couleur des murs de leur chambre. Pour la pièce familiale, j'avais opté pour une peinture couleur crème, sauf pour ce mur-là, en gris silex pour donner de la profondeur. J'étais fière de faire partie de celles qui avaient un mur d'accent dans leur salon. Certes, la maison n'était pas à mon nom, mais je ne m'étais jamais sentie si proche d'être propriétaire, d'avoir ma maison à moi. Ce mur d'accent me disait chaque jour que j'étais une adulte, une vraie, qui se prenait en main. Mais il mentait.

L'adjoint nous jette des coups d'œil réguliers tout en étudiant nos papiers étalés sur la table basse. Des avis d'impayés, des autorisations d'absence pour les enfants, des cartes

du dentiste pour rappeler qu'il est temps de revenir pour un détartrage. Soudain, un cri à l'étage : je sais que l'autre policier vient de trouver la drogue.

L'instant d'après, ils sont encore plus nombreux dans la maison. Il y a du mouvement autour de la porte d'entrée, DJ est menotté à son tour et un officier est en train de nous lire nos droits.

Les menottes me font mal et je peine à garder la tête froide dans tout ce chaos. Je me souviens qu'au collège, j'avais été très impressionnée en lisant un article sur la combustion spontanée. Comment des gens pouvaient vivre leur vie de tous les jours sans se douter de rien, et soudain n'être plus qu'un petit tas de cendres sur le sol. Être là, puis plus là : à 13 ans, cette histoire m'avait obsédée. Les problèmes, les angoisses, les devoirs de maths : tout pouvait disparaître en un instant. La combustion spontanée ne me faisait pas peur. Toute mon adolescence, j'y avais surtout vu un espoir.

* * *

J'entends des voix d'hommes dans le salon, et je tente maladroitement de me relever sans l'aide de mes bras.

— Mon fils..., dis-je.

L'officier continue sans ciller.

— ... Vous comprenez les droits que je viens de vous expliquer ?

DJ acquiesce.

— Pourquoi vous ne nous dites pas tout de suite ce que nous allons trouver ? On gagnera du temps, et ça jouera en votre faveur par la suite. Dites-moi.

DJ fait non de la tête, et je ne sais trop que faire. J'aimerais savoir ce qu'il entend par *jouer en votre faveur*.

— Est-ce que nous sommes en état d'arrestation ? je demande. Est-ce que je pourrais appeler quelqu'un pour venir s'occuper de mon fils, s'il vous plaît ?

Le policier qui était monté à l'étage est de nouveau là, le sachet de drogue à la main.

— On a appelé les services sociaux, ils sont déjà là, dit-il en me lançant un regard sévère.

— S'il vous plaît, je peux juste appeler quelqu'un de la famille pour venir le chercher ? Quelqu'un peut venir dans cinq minutes.

— Il est trop tard pour ça.

— Je vous en prie...

Je me mets à pleurer, et je ne peux pas sécher mes larmes.

— Vous feriez mieux de nous dire ce que vous cachez, insiste l'officier. Ça pourra faciliter les choses pour votre fils par la suite.

— Il n'en est pas question, vous vous foutez de nous ! s'énerve DJ.

Mon corps tout entier tremble. Tout ce que je veux, c'est voir Kaden. Mais l'attitude de DJ ne fait qu'exaspérer l'officier.

— Alors on vous embarque, dit-il.

Il attrape mon coude sans ménagement pour me mettre debout, et m'entraîne vers l'entrée.

Cinq étrangers sont là en bas des marches. Et devant la maison je ne vois plus que des voitures de police. Kaden se précipite vers moi au moment où je m'apprête à passer la porte. Il pleure et tend ses bras en avant pour que je le prenne avec moi mais je ne peux même pas le réconforter avec mes mains entravées dans le dos. Je me laisse tomber sur les genoux, et c'est lui qui m'enlace.

— Ma... maaaaan !

En hoquetant, il enfouit son visage dans mon cou. Autour de nous, une femme et un homme en habits sombres parlent aux policiers. Les services sociaux.

— Je t'aime, mon bébé, dis-je entre deux sanglots. Ces gens sont des amis. Tout va bien, ne t'inquiète pas, ils vont t'emmener dans un autre endroit pour un petit moment mais tout va bien se passer, tout est OK...

Ses pleurs redoublent, incontrôlables. Il met ses bras autour de mon cou, tente de me grimper dessus.

— Je veux pas y aller, maman, s'il te plaît, je veux pas...

À cet instant précis, je me dissocie. Une partie de moi s'envole au plafond et regarde Kaden pleurer, me supplier, tandis que des mains étrangères l'attrapent par la taille et me l'arrachent pour le ramener à l'intérieur. Kaden était là. Il n'est plus là. Et moi j'aimerais rester collée au plafond. Je voudrais une combustion spontanée. Je voudrais surtout pouvoir retourner en arrière et tout refaire autrement.

DJ et moi sommes poussés à l'extérieur. Nos voisins sont sortis sur leur perron. Notre petite impasse est saturée de voitures noires aux portes blanches.

Et tout ce que je parviens à penser, c'est : *Tout ça, c'est moi.*

Tout est de ma faute.